

## L'EXISTENCE, L'IMAGINAIRE ET LA VALEUR CHEZ ALAIN

par JEAN HYPOLITE

*Mercur de France, 1-X-1949, pp. 219-237*

Ce que nous aimions chez Alain, c'était ce perpétuel éveil de l'esprit au contact du monde, une pensée concrète mais qui, pour être concrète, n'en voulait pas moins rester toujours une pensée : « Ce qui importe c'est que l'idée soit formée et non pas donnée. » L'esprit n'est pas une machine qui fabrique des idées, ou un vivant qui les engendre, mais l'idée est notre œuvre, c'est-à-dire qu'elle dépend de l'esprit qui juge, et qui se rectifie sans cesse, et ajuste ses jugements aux choses, et refuse toujours de se laisser prendre aux premières apparences. L'esprit n'est pas une nature, bien qu'il ne puisse jamais se séparer de la nature, et qu'il le doive toujours, à la fois pour mieux vivre dans cette nature et la dominer par une sorte de ruse, et aussi pour mieux s'éprouver soi-même comme *esprit* - la plus haute valeur, la valeur suprême, mais aussi le grand mystère de l'homme. Apprendre à penser en homme libre, voilà la leçon d'Alain, une leçon cent fois redite et qui a plus de prix que le système. Mais qu'est-ce que c'est donc : « Une légèreté de touche, une précaution devant la preuve, un retour au commencement, un art de tendre, de nouer et de dénouer le fil ténu, une défiance à l'égard de cette pensée terrestre qui tire de l'essence les propriétés comme d'un tonneau, une attention au contraire à l'Univers entier des relations, oppositions, répulsions, attractions qui font un ciel mouvant de formes, d'impalpables et d'imitables nuées, légères de secrets, d'aventures et de créations. »

Toute une jeunesse a ainsi suivi Alain comme maître à penser. La première supérieure, la khâgne d'Henri IV, était un lieu où soufflait l'esprit, et il était beau de voir la passion philosophique s'éveiller auprès d'un maître qui ne voulait que vous inciter à penser, dédaignant la flatterie, et vous renvoyant toujours à vous-même, mais par la médiation des grands philosophes, Platon, Descartes, Spinoza, Kant, Hegel ou Comte, qu'il fallait commencer par vénérer, car l'esprit universel qu'il faut retrouver en soi-même est porté par la tradition humaine. Un des plus beaux récits philosophiques d'Alain est sans doute celui de la rencontre de Platon et de Socrate : « Platon a vu et touché l'esprit universel en cet homme sans peur ; c'est pourquoi désormais Socrate devait être l'assistant et le témoin de ses meilleures pensées. Et encore maintenant, à travers Platon, c'est vers Socrate que nous regardons... Si nous participons nous-même à cette présence de Socrate nous comprendrons Platon. » Présence qui précède toute preuve, car « qui n'aperçoit pas le Bien au-delà des idées perd même les idées ». Il y a un parti pris de l'esprit qu'il faut avoir su prendre d'abord : « Le vrai Socrate c'est d'abord un homme sans peur, et un homme content. Sans richesse, sans pouvoir, sans savoir, et content. » Et cette vertu première - la seule qualité occulte parce qu'inhérente à soi - est ce qu'on ne trouve jamais selon la nature, « la nature ici est excommuniée, selon la nature il n'y a d'autre vertu que la puissance » et Platon sans doute aurait pensé selon la nature comme Calliclès, s'il n'avait un jour rencontré Socrate : « et quant à cette autre vertu qui serait propre à un homme et à lui intérieure, elle apparaît comme quelque chose de sauvage et d'indomptable à ces hommes gouvernants qui n'ont

jamais gouverné que contre l'homme ». Alain, l'artilleur des *Souvenirs de Guerre*, le citoyen contre les pouvoirs, l'homme libre, se défiant toujours des réussites temporelles et aussi des utopies socialistes où le pouvoir pour organiser pourrait revenir sans contrôle, est ici saisi dans son essence. L'opposition de la Puissance et de la Valeur et le serment à soi-même de ne jamais être du côté de la puissance - en dépit d'une nature qu'il ne faut point renier mais plier à l'esprit qui se délivre dans la nature même - c'est l'âme d'Alain après la rencontre avec J. Lagneau, l'homme de l'analyse infatigable et interminable, des retours continuels de la pensée sur elle-même, celui qui disait : « Je n'ai de soutien que dans mon désespoir absolu », ce qu'Alain commente ainsi : « Jamais il ne fut satisfait, jamais il ne se reposa, jamais il ne renonça à user ses forces et sa santé. » Il pratiquait toujours la charité - la vraie, bien entendu - et « cela sans le soutien d'un principe ou la vision même d'un but à atteindre ». Au delà peut-être de Socrate cette charité nous renvoie à l'expérience unique du Christ, refusant divinement la tentation diabolique de la puissance et des royaumes de la terre.

Comment écrire maintenant sur Alain, c'est-à-dire comment retrouver avec lui cette valeur ou cet esprit qui n'est jamais puissance, mais qui n'est elle-même que si on la retrouve par des chemins personnels ; les philosophes et les poètes, les artistes et les saints, ne pouvant ici que vous aider à refaire la route, l'éternel itinéraire. Il faut choisir dans l'œuvre concrète et jamais systématique du philosophe quelques thèmes, pour tenter de dégager ce qui nous paraît le sens de tous ces propos et de toutes ces recherches. Il nous a semblé que c'était à partir de l'Existence et de la théorie de *l'Imaginaire* que nous pouvions le mieux cerner la pensée propre d'Alain, et nous la rendre aujourd'hui vivante.

## I

### L'EXISTENCE

Rencontre d'Alain avec le philosophe, à quoi il faudrait ajouter la rencontre d'Alain avec le poète, puis la rencontre avec le physicien. Le philosophe était J. Lagneau, le poète P. Valéry, les physiciens furent sans doute les professeurs de physique qu'Alain rencontra au cours de sa carrière universitaire et qu'il obligea à philosopher sur leur science, non en développant les théories les plus modernes, mais en revenant modestement à leurs expériences pour apprendre à les penser. La physique de l'entendement fait disparaître du monde toutes les qualités occultes comme l'avait bien vu Descartes. « L'entendement est seul contre tous les dieux, il ne cesse d'effacer l'homme... il veut considérer seulement ce qui ne dépend point de l'homme. » C'est seulement par cette considération inhumaine des choses que la pensée physique progresse et que l'homme a prise sur le monde par le travail. Ces idées paraissent banales au premier abord, mais leur profondeur et leurs conséquences sont cachées, et pour les comprendre il faut les reformer sans cesse, et toujours à partir de l'objet concret. On a souvent dit qu'Alain était un moraliste de la lignée de ces moralistes français que Nietzsche admirait tant. Même la pensée physique lui sert à éduquer l'homme, comme la poésie, qui révèle l'homme bien mieux que tous les traités

didactiques de psychologie (quelle richesse à cet égard dans la *Jeune Parque*). Cette idée d'Alain moraliste doit s'entendre dans un sens très large ; la physique de l'entendement, la poésie, le roman lui servent de matière, de sorte que dans cette *conscience de l'objet*, l'esprit s'élève à la *conscience de soi*. La grande idée de Hegel, le passage incessant de la conscience du monde à la conscience de soi, et inversement de la conscience de soi à la *conscience* du monde, idée qui se trouve aussi chez Comte, domine tout le mouvement de sa pensée. Les mille et un propos sont toujours des pensées de l'objet qui renvoient ensuite à l'homme pensant. Ainsi la philosophie est au sens vrai du terme une pédagogie, et ce n'est pas par hasard qu'une des œuvres d'Alain se nomme *Propos sur l'éducation*.

Toutefois ce terme de moraliste, qu'il est juste d'employer pour caractériser Alain, ne doit pas minimiser, bien au contraire, sa philosophie. Seulement il est difficile de formuler cette philosophie. Il n'y a plus aujourd'hui de systèmes philosophiques. Le mouvement qu'on nomme existentialisme ne signifie peut-être pas autre chose que cette impossibilité de dépasser l'existant que nous sommes pour englober l'univers, comme croyaient pouvoir le faire un Aristote dans l'antiquité, un Spinoza et un Leibniz dans les temps modernes, même un Hegel, dont l'histoire de la philosophie prétendait encore être un système de la philosophie. Si Alain n'a pas un système de philosophie, cela tient peut-être à sa façon de penser qui s'exprime dans les *Propos*, mais cela tient aussi à une exigence temporelle. La philosophie contemporaine médite bien sur les philosophes du passé et retrouve en eux, comme l'a fait Alain dans *Idées*, l'actualité de l'esprit - celui qui s'exprime dans l'Art, la Religion et la Philosophie - mais elle ne les imite pas en ce sens qu'elle n'ose, ni ne peut, faire un système. C'est notre sentiment de l'existence qui, si aigu à l'heure présente, est l'obstacle à tout système.

Par ce détour nous sommes conduits à ce qu'on pourrait nommer *l'Existentialisme* d'Alain. En employant ce terme nous ne voulons pas sacrifier à une mode un peu tapageuse, mais montrer seulement comment Alain, par une réflexion tout à fait indépendante, a mis en lumière certains aspects de la pensée contemporaine, tout en s'inspirant de la philosophie classique. C'est certainement dans les *Entretiens au bord de la mer*, ce dialogue entre un philosophe, un peintre et un physicien, qui fut écrit en un temps où on parlait peu en France d'existentialisme, mais dont la réédition en 1949 nous donne rétrospectivement une nouvelle façon d'envisager la philosophie d'Alain, qu'on trouve à la fois cette analyse et ce sentiment de l'existence, dont l'actualité nous frappe. Nous verrons de même que la théorie de *l'Imaginaire* d'Alain a inspiré toute la pensée de Sartre. Alain a un sens très aigu de l'existence, l'existence du monde et celle de l'homme-dans-le-monde, et ce sentiment précède chez lui toutes les preuves. Déjà à propos de Socrate, il parlait du sentiment éprouvé par Platon : « Lui, le fils du discours, il raconte, il n'explique jamais, tout religieux devant l'existence, évoquant ce génie de la terre et cette inexplicable amitié. » Mais dans les *Entretiens*, la question de l'existence est serrée d'aussi près que possible ; l'impossibilité d'une preuve ontologique, qui identifierait l'Essence et l'Existence et nous enfermerait dans un univers clos, est montrée de toutes les façons et aussi la portée de la critique kantienne. « L'existence ne peut naître d'un raisonnement. Le bord de notre esprit, le flot battant, cela ne peut être donné et reçu que par une autre voie qui est l'expérience même. Et Kant a dit cela aussi, sommairement, mais assez. » Ce n'est pas que l'essence ne nous

serve à penser l'existence, car l'essence est relation pour l'entendement et c'est le caractère inépuisable des relations qui fait l'existence, du moins celle des choses du monde ; mais ce caractère inépuisable doit être compris comme tel et suffit pour exprimer à la fois l'accord et la différence de l'essence et de l'existence. Comme la racine est un être-là inépuisable pour le personnage de Sartre, ainsi le moindre objet du monde, et la mer toujours recommencée, sont pour les personnages du dialogue d'Alain toujours débordants hors d'eux-mêmes, un tissu de relations, une altérité perpétuelle, et c'est bien ce que pense l'entendement nu, mais l'entendement forme une nécessité hypothétique, il est bien obligé de commencer et de finir, de sorte que son essence est toujours plus ou moins close, tandis que l'être du monde n'est jamais clos, ni en fait, ni en droit. « Peut-être l'idée la plus claire de l'Existence est-elle qu'on n'y peut rien négliger... Je sais bien aussi qu'un corps existant qui tombe dans le monde ne suivra jamais la trajectoire pensée, seulement je ne l'explique jamais que par la rencontre, frottement ou choc, ou, comme on voudra dire, d'autre corps existants, eux-mêmes déviés par d'autres, en sorte que la loi de l'existence, qui frappe d'insuffisance ma géométrie, en même temps enferme que la géométrie est reine du monde. » Ce caractère inépuisable, cette perpétuelle altérité font *des instants toujours neufs*, et certes la science prévoit pour agir, mais elle ne prévoit jamais *complètement*, car l'existence alors disparaîtrait. « Le plus important secret de la vie est que toutes nos prévisions sont fausses, la prophétie qui revient à croire qu'un événement arrive par une suite d'idées, ce n'est toujours que la preuve ontologique que nous essayons encore une fois par sa nudité. » Cette imprévisibilité qui n'est pas seulement relative et telle qu'on pourrait la concevoir disparue fait *l'étrangeté*, peut-être *l'absurdité* du monde. « Exister, écrit J.-P. Sartre, c'est être là simplement. Les existants apparaissent, se laissent rencontrer, mais on ne peut jamais les déduire. Il y a des gens, je crois, qui ont compris cela. Seulement ils ont essayé de surmonter cette contingence en inventant un être nécessaire et cause de soi. Or aucun être nécessaire ne peut expliquer l'existence. » Gratuité parfaite, *au fond*, c'est-à-dire non dans telle ou telle relation particulière, mais dans un ensemble qui ne peut jamais être envisagé dans une totalité inhérente à soi, gratuité du monde par surabondance d'extériorité. Certes, pour échapper à cette contingence *finale*, *l'entendement* quitte le monde auquel nous sommes liés et se fait *raison*, mais cette raison a perdu l'existence ; sans doute n'est-elle que l'imaginaire qui renvoie à l'esprit. « Ce qui est, ce qui arrive, ce qui naît, ce qui meurt, tout dépend d'autre chose, et cette raison d'être qui est de l'autre n'est pas une raison, car l'autre dépend encore de l'autre et il n'y a jamais d'autre raison pour qu'une chose soit telle qu'elle est que ceci qu'une autre chose est telle ou telle. Et sachez que si jamais quelque raison suffisante se montrait quelque part, quelque raison dans la chose même, enfin une sorte de dieu pensant dans la chose, l'existence périrait aussitôt dans l'essence. » C'est pourquoi la nature pourrait nous dire : « Ainsi nous vivons nous autres poissons, oiseaux, vagues, rochers, algues, nous vivons la mort des dieux. » Les dieux disparaissent du monde avec les qualités occultes, et dans la mesure où *aucune raison suffisante* ne permet de penser ou de justifier ce monde. L'existence est donc étrangeté, extériorité sans issue, contingence finale, absurdité comme le répète sans cesse le personnage de J.-P. Sartre dans la *Nausée*, mais tandis que cette existence provoque seulement chez lui ce dégoût, pour Alain, par contre, ce caractère neuf et foncièrement imprévisible de l'existence est le point d'appui de l'espoir humain :

« Ce n'est pas assez de ne pas craindre l'imprévu, il faut l'aimer ; rien n'est perfide en ce monde, un rhume n'est pas une sorte d'être qui nous guette. »

*Existence du monde, Existence de l'homme-dans-le-monde*, rapport concret des deux par le *travail*, c'est à partir de cette méditation humaine qui conduit vers l'espoir et non vers le désespoir que se développe l'existentialisme d'Alain, si différent alors d'un existentialisme désespéré, et d'un existentialisme proprement religieux qui finit par réaliser l'espérance dans un au-delà. Ce qui est difficile c'est précisément de saisir cette position d'Alain, qui refuse une théologie et une théodicée, et pourtant conserve et sauve toute valeur, peut-être au fond par l'œuvre humaine qui seule donne leur consistance aux dieux. Mais revenons à l'existence du monde et à la situation de l'homme dans le monde : « Et d'abord il faut que le monde paraisse en nos discours comme il est; après quoi je prévois que la liberté paraîtra aussi dans nos discours comme elle est... chacun sait bien que la liberté ne s'exerce que contre un objet pur, et pour ma part je crois que je le sais. » On a voulu faire d'Alain un philosophe de la réflexion, on a dit qu'il était intellectualiste par la réduction de toute la perception au jugement. Mais il faut se défier de ces termes. La réflexion chez Alain est une réflexion sur l'action, et le jugement est un acte. Le joueur de tennis qui en un instant perçoit la balle qui arrive sur lui prend le recul nécessaire et place la balle pour surprendre l'adversaire, juge sans cesse, mais il ne contemple pas, il n'a pas le temps, ou alors il manque la balle, sa pensée s'éveille dans l'action qui lui donne à la fois la résistance du monde et le moyen de modifier ce monde ; pour lui il est au monde, dans l'action, *ce cher point du monde*. Mon exemple est tiré d'un sport, mais il s'étend bien mieux à tout le travail humain. La philosophie d'Alain est une philosophie du travail. L'enfant ne peut que rêver le monde, parce qu'il ne travaille pas encore, sauf quand il explore les choses autour de lui ; pour le reste on le nourrit, on le porte, et son univers est proprement magique, comme celui du bourgeois. Mais c'est par le travail que l'homme apprend à penser le monde et à se penser dans le monde. C'est le travail humain qui éclaire le monde, et la réflexion qui ne partirait pas du travail manquerait à la fois le monde dans son existence et la liberté humaine, qui ne s'exerce que contre des résistances. La réflexion chez Alain ne saurait nous couper du monde. « L'homme est au monde, il n'a pas à sy faire une place, il y est, il y nage », et ce lien de l'homme au monde est bien plus étroit encore que celui qui unit le pilote à son navire. Il n'est certes pas facile d'éclaircir cette notion première de notre-être-au-monde ; la spéculation n'y parvient pas seule. Il s'agit pour l'homme de savoir qu'il existe et le sens exact de cet attribut, voilà ce qu'il apprend toute sa vie et ce qu'il ne sait jamais assez. Un des paradoxes de la philosophie est quelle met en doute l'existence du monde extérieur. Ce doute une fois introduit, puisque les qualités des choses paraissent des modifications de moi-même et que l'étendue nue est une pensée, on réclame des preuves, et il faut reconnaître qu'il est difficile d'en trouver de satisfaisantes. La réflexion nous avant coupé du monde, nous ne savons plus y revenir. Mais précisément nous avons commencé par faire évanouir cette existence, rien d'étonnant que nous ne puissions plus la retrouver, sinon en éprouvant quelle nous manque : « J'aperçois que dans ces efforts à prouver l'existence du monde, ce qui manque c'est le monde lui-même. C'est parce qu'on a d'abord laissé disparaître l'existence que la preuve manque. » L'existence, ce n'est ni une présence de qualités, ni un tissu géométrique qui les étale, c'est la nécessité

extérieure, objet et appui du travail, comme l'ont vu à des titres divers un Maine de Biran et un Marx. Encore ne faut-il pas confondre cette nécessité extérieure avec la nécessité hypothétique et toute logique ou géométrique de l'essence. Celle-ci nous permet seulement d'avoir prise sur celle-là. Ce monde n'est pas un jeu d'images et enfin tout sy tient et tout me tient. « Si je veux changer l'aspect de cette lande en un aspect de maisons, il faut des journées de charroi et des journées de maçon. » L'existence n'appartient pas à telle chose ou à telle autre ; elle n'est que le rapport extérieur « d'après lequel il n'arrive rien en aucune chose que de ce qui n'est pas elle », et c'est cette dépendance que j'éprouve dans le travail, une dépendance que je pense toujours partiellement par l'essence mais qui déborde toujours ma pensée, et, l'obligeant à se rectifier sans cesse, lui ouvre par l'imprévisible un avenir véritable, l'avenir de la liberté dans le *sens* du travail... La réflexion chez Alain doit donc toujours réfléchir sur elle-même, pour se dépasser comme seule réflexion et nous reconduire à ce monde auquel nous sommes inexorablement attachés, mais dont nous ne sommes plus esclaves. Il n'y a pas de qualités occultes dans ce monde qui pèse sur moi :

*Tout l'univers chancelle et tremble sur ma tige*

mais c'est à mon entendement qu'il appartient de le mettre en ordre, « supposant même de l'ordre entre ces choses qui ne se précèdent point naturellement les unes les autres ». Seulement cet ordre est toujours insuffisant, et cette insuffisance signifie l'instant toujours neuf, l'avenir qui dépend encore pour une part de nous, nous en qui seuls la qualité occulte peut se réfugier. « C'est dans l'homme ou plutôt dans la liberté que se réfugie la qualité occulte chassée de partout. » La liberté n'est pas une chose, mais c'est seulement dans notre rapport aux choses qu'elle apparaît, si l'on peut dire. Cette liberté peut trouver son appui dans la résistance du monde, et son espoir dans la nouveauté des instants. « Le plus important secret de la vie est que toutes nos prévisions sont fausses. » Les choses existantes, nous dit Alain, sont tellement indifférentes et pour ainsi dire flottantes comme cet Océan, que l'homme obstiné finira bien par trouver un destin en rapport avec sa pensée. Mais en vérité la prédestination va se confondre avec le libre arbitre. Qui se croit perdu est en effet perdu. Qui regarde les choses au lieu de les faire, qui oublie d'agir au moment opportun - et tous les moments sont opportuns, quand on sait les prendre - finit par faire naufrage, comme il l'avait sans doute prévu. Mais cette prévision, cette fatalité, sont de lui et non des choses. L'histoire une fois faite est fatale, mais celle que nous faisons n'est jamais fatale quand nous la faisons. Nous ne percevons pas à proprement parler, nous agissons. Ici l'homme se tient au monde et s'arrache toujours à lui parce qu'il le pense, mais sa pensée vaut par son action, et risque toujours de le conduire à un retard sur ce monde, à une pensée qui prétendrait seulement rendre raison des choses. Devenant spectateurs purs et non plus acteurs, nous nous perdons. Que mon joueur de tennis admire le coup de son adversaire et regarde la balle, alors il la manque. Il faut toujours se dire que nous pouvons toujours l'avoir, et le miracle est qu'alors nous l'avons presque toujours.

La question qu'on est tenté de poser devant l'existence est toujours : « Pourquoi existe-t-il un monde plutôt que rien ? » Mais cette question n'a pas de sens dans le monde auquel nous sommes liés - nous sommes déjà embarqués. C'est pourquoi cette question ne peut venir que de nous, ne peut être que *nous* qui introduisons ce rien

dans l'existant et cherchons un fondement, une raison d'être, un Dieu. Mais justement le monde existant n'a pas de raison, et la raison n'est qu'en nous, dans notre liberté, ce qui nous amène à comprendre ce qu'Alain nomme l'esprit. Mais entre le monde et nous se glisse cette ombre, ce rien que nous mettons dans les choses, *l'imaginaire*. Et de ce rien nous savons encore *faire* une œuvre, faisant exister nos dieux pour enfin les contempler. Peut-être l'union de la réflexion et de l'action se réalise-t-elle pour Alain dans l'œuvre d'Art qui serait l'existence authentique de l'esprit, s'il est vrai que l'esprit doit à la fois se faire et se contempler.

## II

### L'IMAGINAIRE

Alain moraliste, c'est Alain méditant sur l'homme ondoyant et divers, toujours embarqué dans le monde, se trompant par ses passions et l'interprétation des signes, mais aussi capable de redresser son jugement et de devenir maître de ses pensées en devenant maître de son corps. C'est toujours l'imagination qui est maîtresse d'erreur et de fausseté, mais qu'est-ce que l'imagination, et comment nous en délivrer ? Ce sujet de l'imagination et de l'imaginaire a sans cesse été repris par Alain dans de nombreuses *Études sur les passions*, dans le *Système des Beaux-Arts* et dans les *Dieux*. On s'aperçoit alors que le centre de sa pensée philosophique est dans cette théorie de l'imaginaire qui nie d'une part l'existence d'images psychologiques, pour nous ramener aux seuls objets qu'il nous est donné de percevoir et de sentir, ce monde dans lequel nous vivons, et ce corps toujours présent, mais qui, d'autre part, nous fait découvrir, derrière *l'absence* et *l'invisible*, le vrai mystère de nos pensées. Enfin cette théorie de l'imagination trouve son sens dans l'œuvre qui porte l'humanité et qui finit par donner une consistance et une forme à cet invisible de l'imagination. L'œuvre « jusqu'à l'être exalte l'étrange toute-puissance du néant ». Quant à ce corps, toujours présent, toujours agité et réagissant au monde, devançant mes pensées et suggérant mes songes, il est bien « le tombeau des Dieux » et celui qui s'éveille pense de ses songes comme le poète

*Je n'ai fait que bercer de lamentations*

*Tes flancs chargés de jours et de créations*

En systématisant la pensée d'Alain on démêlerait donc trois parties dans cette théorie de l'imagination, la thèse négative qui refuse les images, la thèse positive qui pose le véritable objet de l'imagination, non pas le néant de J.-P. Sartre, mais l'invisible, ce qui ne paraît jamais, mais est toujours sur le point de paraître aux bords glissants du monde, les dieux enfin. La troisième thèse, la plus importante sans doute, est celle qui donne son sens aux deux autres, c'est celle qui nous fait assister à cette *réalisation de l'invisible dans l'œuvre d'art*. Ce n'est pas, comme J.-P. Sartre, en spectateur qu'Alain cherche l'objet esthétique, cette absence peinte, mais en créateur. Son point de vue est

toujours de celui qui fait et non pas de celui qui contemple, ou mieux, c'est le point de vue de celui qui *fait pour contempler*. Déjà Plotin exprimait cette exigence de la réalisation en vue de la contemplation : « Voyez les hommes... ils ne peuvent assez saisir les objets et se remplir de leur vue ; ils désirent pourtant les voir, et ils cherchent par l'action à voir par les yeux ce qu'ils ne peuvent voir par l'intelligence ; oui, lorsqu'ils fabriquent un objet, c'est qu'ils veulent le voir et lorsqu'ils se proposent d'agir autant qu'ils le peuvent, c'est qu'ils veulent le faire voir et le faire sentir aux autres. »

Ce n'est pas par hasard que nous venons de nommer plusieurs fois J.-P. Sartre. La comparaison de sa théorie de l'imagination et de l'imaginaire avec celle d'Alain s'impose, d'abord parce que de son propre aveu il s'est inspiré d'Alain (on sait, d'autre part, l'importance de cette théorie de l'imaginaire chez J.-P. Sartre : elle est le point de départ de son ontologie sur *L'Être et le Néant*, et d'ailleurs ce sujet de l'imagination est fondamental en philosophie), ensuite parce que c'est par l'imaginaire que chez les deux penseurs le Néant s'introduit dans l'Être et par lui l'esprit, mais ici les différences se manifestent. Ce néant qu'est l'objet imaginaire, cet *invisible*, ne nous renvoie à rien d'autre chez J.-P. Sartre qu'à une liberté coupée de la valeur ; par contre, chez Alain c'est bien l'esprit qui à la fois se profile derrière cet Invisible et se crée pour lui-même son objet dans les temples, les statues et les poèmes. L'invisible d'Alain, c'est bien l'esprit dont il dit : « Le premier et suprême paradoxe c'est que l'esprit n'est point... on n'a trouvé l'esprit nulle part ni hors de l'homme, ni dans l'homme, ni dans le vivant, ni au sortir du mort, ni à la bouche des oracles, ni au sanctuaire des guérisons. » Seulement ce néant est plus qu'être. « Quand on dit qu'il n'est point, on entend qu'il est plus qu'être. Cette simple description dépasse ainsi toutes les hyperboles de la théologie. » Il y a encore d'autres différences plus concrètes entre l'imaginaire de J.-P. Sartre et celui d'Alain. J.-P. Sartre sépare radicalement dans la conscience la fonction image et la fonction perception ; il faut bien ensuite qu'il les rassemble car toute situation perçue suppose une relation réciproque de l'absence et de la présence. Alain part, au contraire, de la perception, l'image est premièrement une perception fautive, avant de devenir cet invisible qui encore une fois n'apparaît jamais, est toujours sur le point d'apparaître, donc reste toujours aux bords de l'objet perçu. « Les dieux refusent de paraître et c'est par ce miracle qui ne se fait jamais que la religion se développe en temples, en statues et en sacrifices. Les arts ne sont qu'une écriture qui, d'une manière ou d'une autre, fixe les mots ou les gestes et donne corps à l'invisible. » Le point de vue du créateur, dont nous parlions plus haut, se manifeste dans ce texte avec toute la netteté désirable. C'est cette façon de donner corps à l'invisible qui fait l'existence de ce que Hegel nomme *l'esprit absolu* : l'art, la religion et la philosophie.

Qu'il n'y ait point un monde psychologique d'images qui viendrait inutilement doubler le monde réel, c'est ce qu'affirme sans se lasser Alain contre une introspection naïvement dupe d'elle-même. Il n'y a rien d'autre que ce qui est, c'est-à-dire les objets du monde et mon corps, toujours en mouvement, toujours supportant le poids de ce monde, de sorte que je crois bien voir des images, et même que je dis les voir, mais ici ma parole fait déjà preuve, ou mon propre émoi corporel. Je perçois d'abord faussement, je juge que ce morceau de bois est un serpent, mais je ne vois pas de serpent, je crois le voir, et si ma peur s'ajoute à cette interprétation de ce qui apparaît, me voici sûr de l'existence du serpent. Ce n'est pas l'objet ici qui fait croire, mais c'est la



croissance continue où la peur alimente le jugement qui à son tour réagit sur la peur. « Notre corps dessine un objet naissant, une attente et fait proprement croire à l'objet qui n'est pas donné. » Nous ne voyons cependant que des apparences qui sont toutes vraies et il n'est pas en notre pouvoir de modifier effectivement ces apparences, sinon par le travail. L'illusion est seulement dans notre croyance qui ne change nullement l'image du monde, telle qu'elle résulte des jeux de la lumière et de la structure des yeux. Il est impossible de dire avec le poète

*Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir*

car comment voir ce qui n'est pas. « Il en est de même lorsque nous arrivons par jeu à voir une tête de bœuf qui rumine, ou bien le visage d'un homme dans le feuillage d'un arbre... ce changement reste purement imaginaire, entendez par là qu'il est tout dans une attitude du corps et dans une sorte de mimique par laquelle nous nous disposons comme nous serions devant un tel objet. » C'est ici, après une telle analyse, que l'imaginaire se révèle ce qu'il est : *l'Invisible*. J.-P. Sartre reproche à tort à Alain de n'avoir pas assez accordé à l'image. En ayant fait une perception fautive, il n'aurait pas saisi cette fonction de la conscience qui est d'évoquer et comme de susciter l'absence. Mais il n'est que de lire *Les Dieux* après le *Système des Beaux-Arts* pour trouver dans *l'invisible* comme la positivité de cette absence. « Car, ce qu'il importe de remarquer, nous comprenons que l'apparence du monde, même dans les plus vives émotions, est toujours la même et toute vraie. Par quoi nous formons, sans aucune complaisance à nous-même, cette notion de l'invisible qui est principale dans notre sujet et sur laquelle je reviendrai plus d'une fois. » Nous avons peur de ce qui jamais ne paraît, et ce qui jamais ne paraît ce sont les dieux. Ainsi le Néant a dans l'imaginaire comme une sorte de présence. Tout cela s'exprime admirablement dans ce mythe : « Hérodote raconte que la tour de Babylone portait une chambre sacrée, mais sans aucun dieu visible. Ne vous semble-t-il pas que l'imagination trouvait alors devant elle, si l'on peut dire, son objet propre qui n'est rien. » De même encore pour l'homme toute présence des objets humains est comme une représentation en creux de l'absent : « Et qu'est-ce qu'un escalier si ce n'est la trace d'un homme grimant. »

Mais l'important est de bien noter la signification positive chez Alain de ce néant et de cette absence. Ils nous renvoient à l'esprit, au mystère de nos pensées, que nous introduisons par là dans la plénitude sans défaut du monde. « Oui, nous cherchons notre propre émoi dans cette même image irréprochable où le physicien prendra ses mesures... c'est de là que nous formons cette présence cachée et embusquée, et ce mystérieux envers de la chose qui nous fait croire que tout est plein d'âme, ou, comme disait Thalès, que tout est plein de dieux. » Si une sévère critique d'entendement dissout l'imaginaire qui nous trompait lui-même sur sa propre nature, la même critique se dépasse elle-même par la recherche du sens de cet imaginaire. Ce sens, il nous reconduit à nous-même, il est l'esprit. « Mais au vrai, ce qu'il y a de consistant dans le mystère de l'invisible, c'est le réel mystère de nos pensées, objet final de toute religion. » Ainsi *Les Dieux* et le *Système des Beaux-Arts* achèvent la critique négative d'abord de l'imagination, mais ils ne l'achèvent que par ce monde humain que nous édifions, que nous reprenons sans cesse de la tradition, et que nous prolongeons par

nos propres œuvres, une philosophie de l'histoire qu'Alain a méditée dans Comte avant de la retrouver dans Hegel.

Nous ne portons pas d'abord en nous-même une image de ce que nous allons faire, et que nous n'aurions ensuite qu'à copier, c'est là une représentation naïve et qu'il faut toujours rectifier quand on parle des Beaux-Arts. «Pense ton œuvre, oui certes, mais on ne pense que ce qui est, fais donc ton œuvre. » Le *Système des Beaux-Arts* développe ainsi dans tous ses détails cette pensée qui reprend le thème de l'existence humaine. « Quand le travail pensera et quand la pensée travaillera, le miracle sera tout réfugié dans l'homme, il aura nom courage. » C'est l'esprit humain qui donne corps à l'imaginaire, et lui présente ainsi son propre reflet. « Nous créons l'objet, sans aucun doute, par mimique et déclamation, idée qui domine notre immense sujet. » Et surtout, comme le remarque Alain, il arrive « que les gestes dessinent une forme devant les yeux. Le crayon errant qui fixera ces gestes donnera à la rêverie comme un passé et une Histoire. On aperçoit comment, mieux que le discours, le dessin et finalement l'écriture porteront nos rêves ».

L'œuvre d'art, la réalisation de l'imaginaire, est donc comme un nouveau lien de l'esprit et du monde. Et l'esprit pur ne saurait se penser ainsi séparé, et comme isolé du monde, il lui faut la médiation de la religion et de l'art pour se trouver lui-même, comme il faut à la philosophie la médiation des philosophes qui ont existé dans le monde. « Se chercher soi, tel qu'on était avant de naître, c'est le mouvement humain, car nous ne nous risquons à penser d'abord que sous le masque de nos prédécesseurs. »

Par cet itinéraire de l'Existence et de l'Imaginaire, nous sommes enfin conduits à l'esprit, c'est-à-dire à la valeur, nous revenons à ce que J. Lagneau avait appris à trouver à Alain, mais qu'il a développé selon sa propre nature, cherchant toujours l'idée dans notre rapport au monde, refusant toujours de l'y enfermer.

### III

#### L'ESPRIT OU LA VALEUR

Alain a écrit de belles pages sur Hegel. Mais il ne faut pas s'y tromper, il n'est pas hégélien jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à cette histoire qui emporte tout et finit par réconcilier la puissance avec l'esprit. Certes, nous sommes pris dans la nature, et dans l'histoire humaine nous édifions une seconde nature où l'esprit qui s'était perdu paraît se retrouver lui-même. Mais jamais l'esprit ne doit consentir à l'ordre extérieur, fût-ce l'ordre de l'histoire. « Croire, croire que le monde nous aidera, si nous ne nous aidons, c'est cela qui est défendu. Ne pas croire, mais changer. Au contraire, à l'égard de l'esprit, croire, et ne point changer. »

Il faut donc maintenir, comme le fait l'entendement, la dualité de l'esprit et de la puissance. L'esprit sort bien des profondeurs de la nature, et le grand mérite d'Alain est

d'avoir cherché, comme le paysan, à penser à partir de la nature. L'homme qui renierait la nature ne serait plus homme, sa liberté ne serait plus une libération continuelle. C'est pourquoi il y a dans les *Propos sur l'éducation* une profonde théorie de la nature humaine qu'on chercherait en vain dans l'existentialisme de J.-P. Sartre. Il est bien vrai que chacun a sa nature et qu'il est tout à fait absurde de dire à un enfant rebelle : « Sois donc comme ta sœur qui est si bonne », mais cela ne signifie pas exactement que la vertu et le vice sont en nous seulement des produits de nature, il faut comprendre que de notre nature nous pouvons faire vertu ou vice, mais cette vertu sera la nôtre, et non celle du voisin. « Il y a autant de manières d'être méchant et malheureux qu'il y a d'hommes sur la planète. Mais il y a un salut pour chacun aussi et propre à lui, de la même couleur que lui, du même poil que lui. Il n'a que faire de vos vertus, mais plutôt de ce qui peut être vice et passion en lui il fera vertu en lui. » De quoi le meilleur exemple sera toujours celui de Socrate. La religion aussi exprime les étages de l'homme, et dans toute religion on retrouve toutes les autres, car on ne saurait couper l'homme de la nature, le libérer par un décret sans lui faire effectuer son mouvement propre de libération. C'est pourquoi il faut toujours recommencer avec l'enfant, et il nous faut nous aussi toujours recommencer. Le salut n'est pas une recette toute faite. Il n'y a pas de formule qui enferme l'esprit.

Cependant si l'esprit doit être cherché à partir de la nature, dès l'âme prophétique, de quoi la religion et l'art en disent peut-être plus long que la philosophie abstraite, cela ne signifie pas que l'esprit doit enfin se confondre avec cette nature dont il sort toujours et à laquelle il revient toujours. Il faut, au contraire, marquer l'opposition finale et comprendre le sens de la religion de l'esprit, qui peut-être ne se comprend pas toujours elle-même. L'esprit n'est pas être ou existence, il est valeur, mais cette valeur qui nous dépasse n'existe qu'en nous ou par nous. Alain est humaniste en ce sens, et il n'y a chez lui aucun roman métaphysique, aucune théologie, surtout aucune théodicée qui unirait par une justification de l'être la toute-puissance divine et cette autre grandeur qui apparaît dans « le scandaleux supplicié » refusant tous les empires du monde. Il y a les faux dieux, et il y a le vrai Dieu « qui n'est que le refus, le doute sacré, le scrupule ». L'esprit ou la valeur n'est pas de ce monde, ce qui ne revient pas à dire qu'il y a un autre monde, semblable au premier, mais autre. Ce n'est là qu'une image, et peut-être n'avons-nous pas toujours tort de nous enchanter nous-même, comme le dit Socrate, car ces récits sont tous vrais quand on les prend comme récits portant en eux-mêmes leur sens. S'il n'y a pas de roman métaphysique chez Alain, l'accord final est, comme dans le Kant de la *Critique du Jugement*, celui que nous offre l'œuvre humaine, où l'imagination réalisée est porteuse de sens ; la philosophie d'Alain voudrait s'achever, non dans une théorie esthétique, mais dans une œuvre d'art, et sans doute, comme Socrate, le sage regrette un moment de ne pas avoir été poète.

Cette réconciliation par l'œuvre d'art évite la terrible théodicée de l'histoire, dans laquelle l'esprit wagnérien risque de s'engloutir, comme cela est arrivé chez Hegel, de quoi ses descendants, communistes et fascistes, sont un témoignage vivant. C'est sur ce point que la leçon d'Alain est toujours nécessaire. Les *éléments d'une doctrine radicale*, *Le citoyen contre les pouvoirs*, *Mars ou la guerre jugée*, énoncent ce refus de l'esprit de sincliner devant la puissance. Peut-être a-t-on mal compris ces thèses d'Alain, et cela pour une raison elle-même historique. La France, malgré sa victoire en

1918, ou même à cause de cette victoire, était une nation qui avait perdu une grande partie de sa vitalité. Les pouvoirs étaient devenus chez elle hypocrites et comme mécontents d'eux-mêmes ; ils dégénéraient sans cesse d'être des pouvoirs ; dès lors, la thèse du *Citoyen contre les Pouvoirs* avait une allure paradoxale en ce pays, elle paraissait aller dans le sens de cette dégénérescence historique. Mais il faut repenser la thèse d'Alain, thèse d'ailleurs complexe et nuancée puisqu'il faut obéir aux pouvoirs mais sans leur accorder le respect, ce qui irait à l'idolâtrie. Or le monde historique dans lequel nous vivons risque toujours de sombrer dans l'idolâtrie ; la volonté de puissance anime toujours l'homme, et le tyran est toujours là, peut-être dans la moindre de nos pensées. Ce qui fait sa force, c'est qu'il est non seulement nature, mais esprit qui s'est mis du côté de la nature. Ainsi les meilleures intentions peuvent animer ces pouvoirs qui prétendent faire le bonheur de l'homme, ou le tentent non selon sa faiblesse, mais selon sa grandeur. Or cette tentation est diabolique. L'épopée historique est dangereuse et il est bon après avoir lu la philosophie de l'histoire de Hegel de relire le petit livre de Valéry sur l'histoire. Cette défiance à l'égard de l'histoire et des grandes idéologies qui dominent l'homme est et sera toujours nécessaire. Le fascisme est de tous les temps, mais il dispose aujourd'hui de moyens dont il ne disposait pas jadis ; il est partout, et bien entendu chez ses adversaires aussi. L'Église du Christ n'a-t-elle pas perpétuellement été tentée par la domination du monde, et la fusion du spirituel et du temporel, la religion séculière n'est-elle pas un suprême danger ? « Obéir en refusant, il y a un point de résistance qui est sans doute le départ de toutes les querelles monastiques. L'homme se soumet, mais il garde toujours une arme » et encore « Jupiter est passé et dépassé. En toute prière passé et dépassé. Mais on ne le dit point. Les prêtres sont comme des ministres de chair qui s'appliquent à masquer le grand refus qu'eux-mêmes enseignent. » Ce refus, c'est la valeur même, mais nous sommes toujours tentés de lui accorder une existence, qui ne lui appartient pas. Toutes les preuves reviennent à deux, ou bien partir de la puissance et prouver qu'elle est digne d'amour, ou partir de ce que tous aiment et respectent et vénèrent, et prouver que le bien a puissance. De la chose à l'esprit ou de l'esprit à la chose, voilà le saut. Mais ce saut que la raison hégélienne accomplit par l'histoire, le sage entendement ne nous y autorise pas, car il nous répète en chacune de ses démarches que l'être est deux et nous maintient sur cette opposition d'où naissent et renaissent toutes nos pensées. Notre foi est « en un Dieu qui n'a rien à donner que d'esprit, en un Dieu absolument faible et absolument proscrit, mais qu'il faut servir au contraire, et dont le règne n'est pas arrivé » . Je vois bien là ce qui peut déplaire à des croyants qui veulent réaliser leur foi, ou à des communistes qui veulent que ce règne existe effectivement un jour sur la terre ; je comprends toute la difficulté de cette pensée d'Alain qui à la fois nous unit au monde et nous en sépare, mais nous ramène toujours à la condition humaine. Ce que j'admire en cette pensée sévère, c'est la vertu d'espérance qu'elle conserve en dépit de tout, une espérance qui retrouve la grâce de l'enfance dans le mouvement de l'action ou dans le jeu des idées, une grâce qui a existé une seule fois dans l'histoire de la philosophie, chez Platon sur lequel peut-être Alain a écrit ses meilleures pages.

Comment cette espérance est-elle possible avec cette valeur coupée de l'existence, mais portée par l'homme, c'est là le domaine de la liberté. Une fois dans l'histoire

Socrate a su s'opposer à Protagoras et à Calliclès, mais Protagoras et Calliclès sont de tous les temps, et Socrate aussi, heureusement. « La faute principale, et peut-être la seule, est de prononcer que l'homme est incapable de vouloir. » Mais ce vouloir est pris dans l'existence, et domine à son tour l'existence. « Et la position humaine est telle que l'homme ne se sent jamais plus libre qu'au moment même où il se glisse au plus près dans la grande mer, de toutes parts secouée... Au contraire l'homme qui se retire en ses projets et en ses pensées sent alors le poids du monde et se trouve en attente de ce qu'il ne peut changer ; hors du monde il n'y peut plus rentrer, l'homme est libre à son poste... soutenu de provisions et d'outils, aidé et aidant. » Le pur spectateur ne peut rien contre la tempête, il attend, et telle est la position fataliste, il faut donc conjuguer la chance et le vouloir, mais ce vouloir est action toujours, « car je ne sais ce que c'est que vouloir sans faire ». Toutefois il ne faut pas confondre cette action avec la puissance de la nature, ce serait la faute contre l'esprit. Position difficile qui sauve aussi bien l'action que la réflexion et nous donne parfois la joie d'une rencontre de la nature et de l'esprit dans l'œuvre que nous venons de mettre au monde. Pour le reste « il faut retrouver ce point d'enfance par un juste mélange d'industrie, de fausse prière et de vraie prière, qui est prière à soi ». Quant à la mort elle n'existe pas pour l'esprit qui la dépasse sans cesse, en refusant ce qui seulement est, pour aller vers ce qui sera ; et cet avenir toujours neuf est comme le reflet de la valeur dans l'univers, « mais comme on l'a toujours pensé, l'esprit ne peut mourir à soi que s'il renonce ; sa fonction même est de tenir contre tout, elle n'est pas plus difficile, ni moins à l'âge que j'ai qu'à l'âge d'enfance. Et croire à l'instant qui suivra, tout neuf et tout lavé par le grand univers, toujours... Et le dernier instant est aussi absurde à penser que le plus grand des nombres ».